

Préambule

*«Exister sans consister en quoi que ce soit,
n'est-ce pas le déroutant, décevant,
irritant paradoxe du Charme?»*

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH,
le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien.

Voudrions-nous vivre dans un monde dépourvu de tout charme? Suffirait-il, pour être heureux, d'une société juste, mais sans générosité, d'un habitat confortable, mais sans originalité, ou, encore, de richesse, sans joie de vivre? La justice, le confort ou la richesse, comme la santé, sont des conditions générales du bonheur sans en être l'unique clef. Nous voulons aussi en effet ce qui est gratuit et inespéré, nous attendons l'inattendu, et c'est pourquoi notre existence n'est pas la répétition d'un comportement programmé, mais la libre invention de notre destin.

Le charme semble le plus souvent indéfinissable et, cependant, indéniable. Il s'impose à nous et nous sommes alors «sous

le charme» d'un sourire, d'une atmosphère ou d'une musique. Quel en est donc le mystère? En utilisant l'adjectif «charmant», nous effectuons un *jugement de valeur*. Il s'agit en effet de reconnaître à tel ou tel phénomène x une qualité positive y , celle de nous charmer. Or, il est assez souvent difficile d'expliquer pourquoi nous trouvons que x est charmant. D'une façon plus générale, nous faisons l'expérience d'être attiré par x sans pouvoir en donner clairement les raisons. Est-ce que x est y sur le mode d'une propriété intrinsèque, comme, par exemple, quand nous disons que le miel est sucré? Ou bien n'est-ce qu'un jugement subjectif, dépendant de notre histoire ou de nos représentations? Si cela est pour le moment une question, il n'en reste pas moins que, nous le voyons clairement, le jugement de valeur est en même temps ici un *jugement de goût* qui met en œuvre toute notre psychologie, sans se limiter à la simple constatation de certaines qualités objectives. Il ne suffit pas de dire qu'une maison est ancienne, couverte de lierre et proche d'une rivière pour savoir aussitôt qu'elle a du charme. Le jugement de goût ne repose pas seulement sur la *perception*, mais aussi sur l'imagination, la mémoire, bref, sur toute une vie affective qui se déploie selon les trois moments du temps, souvenirs du *passé*, sentiments éprouvés face au *présent*, attentes de l'*avenir*. Le jeune Anglais qui découvre l'héroïne de *la Femme de trente ans* – œuvre de Balzac qui fait partie de *la Comédie humaine* – ressent, nous dit le romancier, les émotions suivantes :

Malgré la brièveté de son regard, il put alors admirer l'expression de mélancolie qui donnait à la figure pensive de la comtesse je ne sais quel attrait indéfinissable. Il y a beaucoup d'hommes dont le cœur est puissamment ému par la seule apparence de la souffrance chez une femme : pour eux la douleur semble être une promesse de constance et d'amour.

Admiration, souffrance, mélancolie, amour, tout est affect dans cette description; Balzac ne cherche pas à dire précisé-

Préambule

ment la nature de l'attrait qu'éprouve le jeune homme : c'est un « je ne sais quel attrait indéfinissable ». Autant dire qu'il est sous le charme de la comtesse. Et cela dans la mesure où la physiologie de cette femme lui « promet » constance et amour, c'est-à-dire dans la mesure où l'expression du visage annonce des possibilités heureuses à venir.

Pour reprendre une opposition traditionnelle de la philosophie, celle de l'être et du paraître – ou encore celle de l'essence et de l'accident, ou de l'en-soi et du phénomène –, le charme relève de l'apparence et de la manifestation. Il est à la surface des choses et des êtres. En un sens, il est toujours atmosphérique. C'est pourquoi, oui, Arletty – dans *Hôtel du Nord* (film de Marcel Carné, 1938) – a bien une « gueule d'atmosphère », pour reprendre ce qui est peut-être la réplique la plus célèbre du cinéma français.

Ainsi, si, par une chaude journée d'été, des promeneurs fatigués attendent avec impatience l'arrêt dans une auberge hospitalière, ils se représentent en imagination l'ombre des tilleuls, la fraîcheur paisible, peut-être une glycine et certainement une boisson désaltérante, bref, ils prévoient un endroit *charmant* où ils pourront se reposer. C'est d'une certaine façon l'ambiance « auberge hospitalière » qui est charmante, alors que la boisson tant attendue, elle, sera trouvée « délicieuse » ou « très agréable » : avec elle, il ne s'agit plus d'une ambiance, mais d'une consommation et d'un rapport direct avec la chose. Le charme est un *signe* qui annonce un plaisir futur, plus qu'il n'est un plaisir actuel. Il qualifie une situation d'ensemble ou encore comment se présentent les choses, la tournure d'une situation. Par antiphrase, le français familier dit bien souvent « c'est charmant ! » en conclusion de la description d'une situation particulièrement déplaisante, appartement inondé, valise perdue dans un aéroport, longue attente annoncée pour un train... Il s'agit donc de

penser non une essence ou une qualité déterminée, mais une manière d'être.

L'essence d'un être, c'est ce qui le définit et reste permanent à travers ses transformations (ainsi notre essence est d'être des hommes, de l'enfance jusqu'à la vieillesse), alors que l'*accident*, c'est ce qui nous détermine à un moment donné, c'est un prédicat changeant, «accidentel», qui peut ou non se produire sans que cela change ce que nous sommes (ainsi être «assis» ou «debout»). Que l'on soit charmant relève d'une ontologie (cf. glossaire en fin d'ouvrage) du devenir, au sens où l'«ontologie», pour le dire de façon assez générale, est le discours rationnel sur les différentes modalités d'existence – ou d'être. Décrivant la séduction des yeux, à propos de laquelle il parle du «charme discret d'un orgasme immobile», le philosophe Jean Baudrillard écrit : «Tactilité des regards où se résume toute la substance virtuelle des corps (de leur désir?) en un instant subtil, comme en un trait d'esprit – duel voluptueux et sensuel, et désincarné à la fois – épure parfaite du vertige de la séduction, et qu'aucune volupté plus charnelle n'égalera par la suite. Ces yeux-là sont accidentels, mais c'est comme s'ils s'étaient depuis toujours posés sur vous» (*De la séduction*). Tous les regards ne sont pas «tactiles»; seuls le sont ceux qui nous menacent et nous blessent ou ceux qui nous séduisent et semblent déjà nous caresser. Tout le monde a connu ces échanges de regards où il ne s'agit plus seulement de *voir*, mais aussi de *faire voir* – un intérêt, une attirance, voire une certaine élection. Le séducteur manifeste son désir de séduire, il est séduisant dans la mesure même où ses regards annoncent une puissance attirante, un charme qui envoûte. Or, de tels regards sont en effet «accidentels» et, en un sens, imprévus. Bien des regards peuvent être beaux, comme celui de la mère sur son enfant – décliné de bien des façons dans les *Vierge à l'enfant Jésus* de la peinture religieuse, mais, si l'on ose dire, dans la nature des choses. Le regard séduisant, en revanche, survient comme un éclair dans un ciel serein, sans

Préambule

crier gare et cependant avec une telle force que, une fois qu'il nous a émus, il nous semble relever de la nécessité. Il n'est en rien anodin, il nous trouble et requiert de nous une véritable disponibilité. L'émotion authentique donne accès en effet à des dimensions parfois ignorées de notre être, ce que l'on cache ou que l'on maîtrise dans la vie sociale de tous les jours. C'est dans cette dialectique de la surface et de la profondeur, de l'événement pur, en somme, que se joue la dramatique du charme.

Ce ne sont pas nos actions ou nos choix d'existence qui ont du charme, c'est notre manière de les accomplir – ce qu'on pourrait appeler notre « style ». Le jésuite espagnol Baltasar Gracián (1601-1658), dans son ouvrage le plus célèbre, *l'Art de la prudence*, remarque : « Ce n'est pas assez que la substance, il y faut aussi la circonstance. Une mauvaise manière gâte tout, elle défigure même la justice et la raison. Au contraire, une belle manière supplée à tout, elle dore le refus, elle adoucit ce qu'il y a d'aigre dans la vérité ; elle ôte les rides à la vieillesse. Le *comment* fait beaucoup en toutes choses. Une manière dégagée enchante les esprits et fait tout l'ornement de la vie. » De cette « manière dégagée », Gracián dit plus loin qu'elle est quelque chose d'indéfinissable, une grâce impondérable – ce que nous appelons précisément le charme : « C'est la vie des grandes qualités, le souffle des paroles, l'âme des actions, le lustre de toutes les beautés. Les autres perfections sont l'ornement de la nature, le *je-ne-sais-quoi* est celui des perfections [...]. Sans lui toute beauté est morte, toute grâce est sans grâce. »

L'expression qu'utilise Gracián – « ôter les rides de la vieillesse » – pourrait être le maître mot de notre société occidentale contemporaine. Le charme n'est plus un ornement exceptionnel, il est partout présent, dans la mode vestimentaire, dans les produits vendus en pharmacie, dans la publicité. La politique n'est plus seulement affaire de discours et de programme, elle s'occupe des images et de l'apparence des acteurs politiques.

Les photographies publiées dans les magazines sont retouchées pour faire apparaître les hommes ou les femmes politiques plus minces, plus jeunes, bref, plus charmants! Sauf lors de funérailles, il faut sourire partout et toujours pour paraître de bonne humeur, à l'aise, décontracté. En somme, le sérieux ne suffit plus, il faut aussi le plaisant, voire le «glamour» pour être efficace dans le règne universel de la communication. Si le charme est une qualité, c'est surtout un atout qui permet de faire gagner des élections ou de trouver plus facilement un emploi.

Prenons pour exemple l'hebdomadaire féminin *Elle* (premier numéro d'octobre 2007). Dès les pages 2 et 3, nous trouvons vanté un produit de beauté comportant «la molécule anti-âge la plus complète» qui «relancerait les fonctions vitales de la peau» et permettrait de «trouver un nouvel éclat». La science («molécule de notre recherche») s'allie ici à l'esthétique pour accomplir ce que la mythologie figurait dans le personnage d'Endymion, éternellement endormi pour garder une éternelle jeunesse, le «ravage des ans» est conjuré; on peut continuer à plaire et à séduire passé la ménopause. Lifting, botox et crèmes antirides ne sont pas d'ailleurs réservés exclusivement au charme des femmes; les hommes aussi, de plus en plus, y ont recours sans que cela contredise leur virilité. Mieux vaut se montrer avec la fougue de la jeunesse qu'avec la sagesse de l'expérience. Le magazine – masculin, cette fois – *Playboy* consacre une page entière, dans son numéro du même mois d'octobre 2007, aux produits permettant de «rester jeune, chic et cool» (*sic*) en atténuant «cernes, ridules et rides» autour des yeux.

Mais la recherche scientifique n'est pas seule au service de la séduction, les habits, les chaussures et les bijoux, plus traditionnellement, ont vocation à susciter le désir. *Elle* montre ainsi avec humour une «bague crapaud pour attirer les princes charmants». Il y a là une constellation de termes – princes charmants, séduction, beauté, rajeunissement, éclat – qui met en

Préambule

avant l'importance de la jeunesse comme facteur de charme. Il faut, comme on dit, préserver son « capital de séduction », « s'entretenir », ne pas se laisser aller au lent processus du vieillissement que nous impose la vie. Ce vocabulaire correspond à l'alliance du règne de l'économie et de la société médiatique, où le paraître est un atout, le sourire, une arme et le charme, un argument électoral. Le récent essai de Régis Debray, *l'Obscénité démocratique* (Flammarion, 2007), analyse avec finesse la dérive par laquelle le spectacle remplace la politique : quand l'apparence vaut pour l'être, la mise en scène n'est plus une construction symbolique, mais devient le réel lui-même. Le *show* ne montre plus rien d'autre que sa propre performance. Dans une telle situation, quelle est la valeur du charme ? Quelle est sa nature ? Les mots eux-mêmes en indiquent l'équivoque quand on distingue l'homme *charmant* et l'homme *charmeur*. Le charmeur utilise son charme, il en prend conscience et le construit pour exercer une certaine emprise sur autrui. Les princes charmeurs se métamorphosent trop souvent en dictateurs. Ils profitent de ce besoin d'admiration que la faiblesse peut produire, comme l'explique la psychanalyste Gisèle Harrus-Révidi : « La possibilité d'être séduits domine chez ceux qui se sont sentis délaissés et qui cherchent à s'imprégner, sur un mode inconsciemment thérapeutique, des qualités qu'ils estiment n'avoir jamais possédées » (*Séduction. La fin d'un mythe*, Payot, 2007). Il n'est pas sûr que ce qui *se montre* comme charmant le soit véritablement. Car le narcissisme suppose une certaine suffisance, un contentement de soi qui exclut autrui autant qu'il affirme l'*ego*. Dans la mythologie grecque, le berger Narcisse refuse l'amour de la nymphe Écho. Le charme véritable, en revanche, comme nous le verrons plus loin, est accueil et générosité, il ne fascine pas, mais accroît notre propre puissance ; il est agréable, plaisant, dynamisant et gracieux.

Pour essayer de percer le mystère du charme, dans les pages qui suivent, un certain nombre de situations où le charme

Le charme

apparaît comme une valeur ambiguë, voire dangereuse ou inquiétante, seront décrites, puis des éléments de définition communs à la beauté et au charme seront proposés, tant ces deux termes sont intimement associés. Même un visage à première vue ingrat peut finir par manifester une certaine beauté, grâce à la puissance du charme. Mais d'où vient cette puissance? Parler de «mystère», c'est impliquer une sorte de secret, une origine occulte qui nous fascine d'autant plus qu'elle dissimule l'ampleur de son empire. On est sous le charme, mais on ne sait ni pourquoi ni comment. Peut-on donc parler en termes rationnels de ce qui relève de l'affectivité? N'y a-t-il pas un paradoxe à chercher à mettre dans un cadre général ce qui est par essence singulier?

Références bibliographiques

- Balzac (Honoré de), *la Femme de trente ans*, dans *La Comédie humaine*, II, p. 689, Gallimard, La Pléiade, 1943.
- Baudrillard (Jean), *De la séduction*, p. 107, Galilée, 1979.
- Gracián (Baltasar), *l'Art de la prudence*, § 14, trad. A. de la Houssaie, pp. 40-41, [1684], Payot & Rivages, 1994.

